

LA FAUTE À ROUSSEAU

Revue de l'autobiographie - N° 71 - Février 2016



La Nature

Angélique, son métier d'institutrice, soit lors de ses nombreux éloignements à lui. Le texte progresse de citation en citation, elle nous dit qu'elle choisit, qu'elle abrège ; mais elle ponctue son récit de larges tranches de ce verbiage prolix qui l'a trompée. Ses lettres à elles se sont perdues dans la catastrophe finale mais elle a précieusement gardé ses lettres à lui comme pièces à conviction. Elle les trie, les recopie, les commente, partagée entre la nostalgie de cet amour dont elle s'est crue l'objet, essayant pathétiquement de continuer à y croire un peu, et la rage et le désespoir d'avoir été si faible et de s'être laissé flouer. On lit ce texte incroyable comme on lirait un roman épistolaire du XVIII^e siècle, mais ce n'est pas un roman : la victime reprend la main et se venge en mettant en scène par son « édition » le piège dans lequel elle s'est enfermée. La seconde partie du second volume, basée sur le journal intime qu'elle s'est mise à tenir, raconte la descente aux enfers d'une Clémentine enfin désillusionnée mais toujours amoureuse. On la voit assister avec passion en 1848 à Milan au soulèvement contre l'Autriche, le combat pour la libération de l'Italie entrant en résonance avec son propre combat d'émancipation. On la voit se dégager peu à peu des manœuvres de son éternel fiancé, envisager le suicide (elle est sur le point de se jeter dans le Pô) ou le meurtre (elle se procure un poignard). « Je voulais mourir et que cet homme mourût avec moi ». Finalement, lors d'une crise qui la met aux portes du

tombeau, elle trouve la solution. Une voix lui parle : « Quelque chose a crié dans moi d'une voix vibrante et impérative : Vis pour écrire tes mémoires, qui pourront présenter d'utiles enseignements. Vis, et que ta plume réhabilite ton honneur, qu'elle te venge, puisqu'il n'est personne pour te venger ». Elle jette le poignard dans un puits, elle prend donc la plume, inspirée par une lecture récente des *Mémoires d'outre-tombe*, et rédige les mille pages de cette autobiographie engagée.

Le dernier chapitre, qui énumère toutes les injustices qu'elle a subies comme femme (l'éducation qui habitue la femme à « avoir peur de tout », la sévérité pour les filles séduites, etc.) fait retentir ensuite chaque fois en refrain l'exclamation : « Je me suis émancipée ! ». Elle s'est aussi vengée, d'une vengeance à rebondissement : acte 1, en 1853, la publication à Turin, en français, d'*Émancipation de la femme* étale l'affaire sur la place publique (le poète, désigné par ses initiales, était facile à reconnaître) ; acte 2, elle tire de son autobiographie une pièce de théâtre, cette fois en italien, publiée aussi à Turin en 1854, *Il poeta Ruffale e le sue vittime, ossia Pietro C. e Clementina de C.* Aujourd'hui, le temps de la vengeance a passé : paix aux mânes de Pietro Corelli, le séducteur. Mais le temps de l'émancipation est toujours d'actualité, et la voix directe, engagée et pittoresque de Clémentine a sa place dans nos débats contemporains.

Philippe Lejeune

« Le livre qu'il n'aurait pas fallu »

« Les mots lui sont venus un jour pour écrire le livre qu'elle ne peut relire aujourd'hui, les mots comme de grands coups de vent lui sont venus. C'est un roman, un roman, n'allez pas y voir autre chose... »

Gisèle Bienne,
La Brûlure, suivi
de *Marie-Salope*,
Actes Sud, 2015,
393 p.

Un roman, oui, ce n'était qu'un roman, plaide Gisèle Bienne. Mais allez donc expliquer cela à vos proches s'ils n'ont pas comme vous des années d'études littéraires derrière eux, s'ils sont sûrs de lire leur histoire dans ces pages que vous avez noircies, nuit après nuit, penchée sur votre machine à écrire. Et d'ailleurs n'ont-ils pas quelque peu raison ? Où est la vérité ?

On dit que l'assassin revient toujours sur les lieux de son crime. Gisèle Bienne, elle, aura attendu quarante ans, avant de revenir sur ces pages incendiées et d'essayer de comprendre ce qui s'est joué lorsque, à la parution de *Marie-Salope* en 1976 – son premier roman immédiatement traduit en plusieurs langues –, ses parents, scandalisés, l'ont mise au ban de la famille. Iro-

Gisèle Bienne en juin 2015, photo
G. Garitan (DR)



nie du sort, il faudra un autre incendie, celui qui ravage sept ans plus tard (pour de vrai cette fois) la maison de ses parents, pour qu'elle ose affronter l'interdit et revienne sur les lieux de son enfance. C'est ce retour au bercaïl – un bercaïl qui n'existe plus ! – qu'elle raconte dans *La Brûlure*, un récit autobiographique qu'elle fait suivre, sous la même couverture, de la réédition de son brûlot de 1976, non sans avoir pris soin auparavant de le remanier, l'améliorant incontestablement certes en retranchant les maladresses dues à l'inexpérience, mais aussi l'allégeant de ses passages les plus crus, les plus accusateurs comme si, après tout ce temps, il était encore dangereux ...

Il est vrai qu'à l'époque nul n'est sorti indemne de ce texte : ni sa famille ni elle-même. Qu'a-t-elle fait pourtant sinon peindre la révolte classique d'une adolescente de 15 ans dans la France dès années 60 ? L'histoire, racontée au présent, se passe, le temps d'un été, dans un petit village de l'Aube, au sein d'une famille de cultivateurs de six enfants (bientôt sept) où les aînés doivent très tôt travailler à la ferme. Seule Marie-Salope, ainsi nommée parce qu'elle est peu soignée, a la chance d'aller au lycée, s'attirant par là le ressentiment de ses frères. Fièrre, ombrageuse, elle revendique sa liberté : elle veut sa chambre à elle sous les toits, ne supporte pas qu'on ouvre son courrier, qu'on lui fasse à longueur de journées des remarques sur sa tenue ou sur ses cheveux trop longs, ces mêmes cheveux que son père et son frère vont finir par lui couper de force au cours d'une scène terrible, magnifiquement décrite. Plus humiliant encore : sa mère lui cache sa nouvelle grossesse, elle ne l'apprendra qu'incidemment au détour d'une des nombreuses disputes qui opposent les deux femmes. Et

comme Marie n'a pas sa langue dans sa poche, les gifles volent vite... N'importe ! elle ravale ses larmes et soutient le regard de sa mère. En fait, c'est ce regard qu'on ne lui pardonne pas, car, derrière, se cache un juge qui n'ignore rien des turpitudes des adultes, qui sait fort bien, par exemple, que leur père court les petites bonnes du voisinage tout en continuant à faire régulièrement des enfants à sa femme. Épuisée, écrasée sous les tâches ménagères, rongée de jalousie, celle-ci perd toute mesure et va jusqu'à demander à Marie d'espionner l'infidèle... Tâche inhumaine pour une fille ! Comment s'étonner alors que l'adolescente s'amourache d'un mystérieux Parisien amenant dans son sillage l'air de la capitale ? Figure paternelle de substitution (il a 39 ans), il lui prête des livres, l'aide à faire ses maths, lui dispense généreusement ses conseils. C'est l'été de tous les rêves... et de tous les dangers.

Sept ans après son bannissement, voici donc l'enfant maudit de retour sur les ruines fumantes de ce qui fut sa maison. Avec elle se sont envolés ses souvenirs, et avec ses souvenirs ses racines : « Elle n'est d'aucun pays, d'aucune région, elle se le dit aujourd'hui encore, a besoin de se le dire, elle était d'une maison qui ne figure plus sur aucune carte. » Mais d'où est-elle alors si elle n'est plus de nulle part ? Tout au long de son récit, Gisèle Bienne ne cesse de se poser cette question, parlant d'elle-même à la troisième personne comme si elle se dédoublait, se plaçant sur l'autre rive de sa vie pour mieux en suivre le cours... Pourtant, aussi douloureux soit-il, ce retour sur les lieux dévastés de son enfance est aussi vécu comme une réparation. Elle va revoir en tremblant ses parents et, peu à peu, la parole entre eux va se renouer : son père va évoquer

avec elle d'un ton complice le passé ; sa mère, après avoir refusé de la revoir, va signer la paix avec elle autour d'un café ; des cadeaux seront échangés ; des cadeaux, des mots ; seul le frère aîné, resté cultivateur, campera, intraitable, sur ses positions : « Telle qu'on te connaît, tu en feras encore un bouquin, ça doit rapporter. » À ses yeux, elle est passée irrémédiablement dans l'autre camp : celui des nantis.

Mais écrire, c'est aussi réparer, recoudre. Quarante ans après le livre qui a déclenché le drame, Gisèle Bienne éprouve apparemment le besoin de dépeindre enfin ses parents sous un jour apaisé. Certes, on retrouve dans *La Brûlure* les « personnages » de *Marie-Salope*, on les reconnaît bien, avec leurs limites, leurs faiblesses, leurs failles, mais ils sont vus cette fois avec le regard indulgent d'une adulte et non plus celui sans pitié d'une adolescente en révolte. Et puis l'autobiographe sème

par ci par là des indices nous permettant de comprendre la part d'invention de la romancière. Ainsi nous raconte-t-elle avoir assisté, enfant, à une scène où la femme du maître d'école coupait de force les cheveux à une fillette. Voilà qui dédouane d'autant le père et le frère. Quant au petit roman d'amour de Marie-Salope avec son Parisien, il pourrait bien être imaginaire : « Si c'est inventé ou pas, ou à moitié, avec elle, on ne le saura jamais ». En revanche, que son père ait été volage, que sa mère lui ait demandé contre tout bon sens de le surveiller, voilà qui semble avéré pour qui sait lire entre les lignes. Et sans doute, à y bien réfléchir, était-ce cela le plus impardonnable. Sans doute était-ce cela qu'il ne fallait surtout pas révéler. Car on pardonne volontiers aux autres leurs erreurs, jamais celles qu'on a commises soi-même sous leurs yeux.

Gérald Cahen

Au-delà de la peur

Christophe Boltanski, grand reporter, journaliste à Libération puis au Nouvel Observateur, spécialiste du Moyen-Orient et qui a été correspondant de guerre sur plusieurs conflits, est un homme qui n'a sûrement pas froid aux yeux... Et pourtant il fut, dit-il, un petit enfant que tout terrorisait dans une famille « où la peur était transmise presque à la naissance » ...

Christophe Boltanski,
La Cache, Stock,
2015, 336 p.

Ce sont les portes de cette enfance et d'une histoire familiale extraordinaire qu'il nous ouvre aujourd'hui en nous faisant pénétrer à sa suite dans la maison de ses grands-parents, où il vécut lui-même plusieurs années, un vaste appartement sur deux étages dans un ancien hôtel aristocratique de la rue de Grenelle.

Il ne s'agit pas ici d'un récit classique, structuré par la chronologie, mais plutôt d'une déambulation au fil des pièces de l'appartement, chacune recélant ses propres trésors de souvenirs et d'évocations. Nous nous y déplaçons comme sur le plateau d'une sorte de Cluedo affectif et mémoriel. Dans chaque pièce surgissent, à la faveur d'un objet ou d'une remémoration, les souvenirs propres du petit garçon ou de l'adolescent tels qu'il a pu les vivre dans

les années 70, mais aussi, noués les unes aux autres avec habileté, d'autres strates de ce qui a pu se vivre là avant lui, d'autres figures, dont il dévoile l'histoire, avant même leur arrivée « Rue-de-Grenelle ».

La figure tutélaire, celle autour de laquelle tourne toute la vie de la maison c'est la grand-mère de l'auteur, Marie-Élise Ilari, devenue Myriam Boltanski. Dernière fille d'une famille provinciale réactionnaire ruinée, elle est adoptée par une marraine riche qui lui laissera d'importantes propriétés rurales dans l'ouest de la France. En révolte contre son milieu, elle part faire des études de médecine à Paris où elle rencontre Étienne Boltanski, un jeune professeur de médecine, fils de juifs d'Odessa arrivés en France peu avant sa naissance en 1896. Frappée par la poliomyélite qui la laisse